

mêlent comme un assaisonnement profane, mais charmant, à leurs innombrables qualités; je tenterais de fléchir quelques sévérités, et d'excepter de la pratique de certaines vertus rigides les pécheresses vénielles qui sont la parure et la joie de nos salons. Mais il vaut mieux que je me contente de dire que les observations de Madame T..... étaient d'une vérité saisissante, et que les coups dont elle frappait les poitrines étaient contrits et spirituels.

Dans une de ses Conférences, Madame T..... a parlé des *Bals d'enfants*, qui ont eu lieu, en grand nombre, dans les familles canadiennes à Montréal, l'été dernier. Le tableau qu'elle en a tracé était d'une justesse de ton et d'une exactitude telles que celles mêmes qui y figuraient y ont reconnu leurs amies. Si j'avais ce tableau, je n'aurais qu'à le suspendre ici, et ce serait le plus beau jour de cette modeste chronique; mais je ne puis offrir qu'une simple esquisse sur le même sujet.

Le premier tort de ces *Bals d'enfants*, c'est d'être des concours ouverts à la vanité, de petits théâtres de luxe, des expositions de toilettes; les triomphes sont pour les mères prodigues, au lieu d'être pour les mères sages, prévoyantes, économes.

On habille les petites filles comme s'habillaient les demoiselles, il y a quelques années, et comme personne ne s'habillait il y a vingt ans. On leur fait danser des quadrilles à 5 ans, comme si elles n'avaient pas le temps d'en danser de 18 à 55;—on leur met des robes de soie avec falbalas à 3 ans;—les étrangers cessent de les tutoyer à 15 mois, les parents éloignés à 20 mois. Une fois dans le monde, elles se pincement, se renfroignent, posent pour la gravure de mode;—elles ne savent plus courir, gambader, rire aux éclats, déchirer leur robe, se barbouiller de confitures, escamoter la perruque de leur oncle, et vider dans la poche d'un Monsieur enrhumé la tabatière de leur grand-père.—Elles ont des gants jaunes comme leur père, les jours de bals et de noces; elles ont un sourire grave comme leur grand'mère dans le portrait qui est au grenier, coin des souvenirs.

Si, tenté par la fraîcheur de leurs joues, et pressé de jouir légitimement de ce qui vous sera interdit plus tard, vous essayez de les embrasser, selon votre plaisir et votre droit, vous êtes accueilli avec mauvaise humeur: le petit être vous accuse de le défriser ou de chiffonner sa dentelle. J'ai voulu cet été embrasser un bambin de 6 ans, qui a refusé mon accolade d'un geste mortifiant en disant:

—“Entre hommes, mon cher, on ne s'embrasse pas.”

C'est là une des faces des progrès alarmants du luxe parmi nous. Hélas! les robes d'indienne s'en vont; il n'y a que les hommes qui les aiment, et que moi et quelques fidèles qui en aient le fanatisme. Comme c'est joli pourtant les robes d'indienne! comme c'est frais, léger, charmant! C'est la toilette de 15 ans, c'est la

robe que l'on a mise à tous ces rêves de clerc et de rimailleur; c'est la toilette de la gaieté, de l'insouciance, de la jeunesse! toutes les héroïnes que nous avons logées dans notre cœur et dans une chaumière, (à l'âge où l'on croit aux chaumières,) portaient des robes d'indienne; celles qui ont eu les primeurs de nos cœurs, la première fleur de notre imagination, portaient des robes d'indienne.—Si cela continue, si on n'arrête pas l'envahissement de la soie, je ne doute pas que dans 20 ans la femme de mon bottier ne se fasse habiller par Madame Dennie, tout comme ma femme future. Ma seule ressource pour distinguer leurs toilettes (j'espère que, du reste, il n'y aura pas à se tromper,) ce sera de lui faire porter constamment des robes d'indienne faites par cette grande artiste!

Mais je reviens aux *Bals d'enfants*. Pendant que les enfants de 5 ou 6 ans imitent les jeunes filles de 13 ans, celles-ci font du sentiment avec des écoliers, ayant pour la plupart cette laideur inachevée et gauche qui caractérise l'espèce humaine vers 15 ans. Ces jeunes Messieurs sont éloquents et nuageux; ces demoiselles sont émuës. Ils se disent des niaiseries sentimentales empruntées à la rhétorique du mauvais goût, qui n'ont rien de commun avec les sentiments vrais et sincères. Ils se donnent des ridicules qui ne sont pas de leur âge, et s'imposent les ennuis et les tourments de sentiments dont ils ne savoureront que plus tard la fraîcheur et les saines et douces joies.

Voici ce que j'ai entendu dire à un jeune écolier de 14 ans s'adressant à une fillette de 13 ans, un soir que je regardais ce petit monde danser mieux que leurs parents:

—“Il y a longtemps, Mademoiselle, que j'ai été frappé de l'éclat de vos yeux, je n'ai pas attendu le plaisir de vous connaître pour vous admirer, et pour me sentir entraîné vers vous par un de ces courants sympathiques, auquel on tente en vain de résister, et dont les flots brûlants ne touchent le cœur qu'une fois dans la vie. En vous voyant, j'ai senti que ma vie était fixée, et que j'étais condamné au doux supplice de la passer à vos pieds. Je vais rentrer dans l'esclavage du collège encore une fois, mais j'y emporte votre cher souvenir pour me soutenir dans les tribulations de l'étude. Bientôt je serai libre, et nous uniront nos destinées.....”

Il me paraît difficile, après avoir entendu ou dit ceci, de se remettre facilement à la prose du collège ou du qu'il eût £600 de rentes—qu'il a donné à autre neveu—qui a mal tourné.....

Voici pour finir, l'anecdote de rigueur dans toute chronique bien élevée. Le mot est d'une Demoiselle qui unit un peu de malice à beaucoup de finesse et d'esprit. La victime est un Monsieur qui a de grands pieds, ce qui faisait dire au négociant le plus spirituel de Mont-